

*Alain le Bussy*

# Piège vital

## UN

**I**l y a des gens qui n'ont aucun respect pour la fortune, même honnêtement acquise. On les confond parfois avec ceux qui ont une vénération pour l'argent, au point de vouloir s'en emparer où qu'il se trouve, fût-ce même dans la poche d'un autre. D'ailleurs, si le mot « poche » correspond à compte en banque, cache secrète ou portefeuille d'actions, c'est en général là qu'on le trouve. Certains se contentent de grappiller cent après cent, rendant d'honnêtes services. D'autres visent un peu plus haut, quelques crédeures à la fois, en vendant très cher un produit qui ne vaut en réalité pas grand-chose. Une bouteille d'eau qui vaut trois cents et qui se vend deux crédeures, ça fait vite une fortune !

Il y en a pour qui ce n'est pourtant pas assez rapide, et c'était sur l'un de ceux-là que j'étais tombé. Ce n'était pas le premier, hélas. L'homme est un loup pour l'homme, on a découvert ça il y a déjà pas mal de temps. D'habitude, j'ai deux régiments d'avocats derrière moi, mais, quand on a le malheur de se poser sur un monde où les codes sont par principe malléables à souhait afin de s'adapter aux souhaits des pouvoirs en place, les meilleures unités, privées de leurs armes, doivent se soumettre.

\*\*\*

Je m'étais posé sur Thaks huit jours plus tôt. J'avais découvert ses casinos, mais j'avais vite renoncé à y jouer en découvrant le double zéro de la roulette. La chasse aux fauves était plus intéressante. Il n'y avait pas, comme partout ailleurs, d'interdictions et d'espèces sévèrement protégées. Dans les zones de chasse – un quart de Thaks, de quoi s'y perdre –, on pouvait, sous la conduite d'un guide honorablement payé, abattre tout ce qu'on voulait. C'est fou ce que la vue d'un tigrion à défenses qui saute vers vous fait monter l'adrénaline. Quant aux pachyscales aux écailles de silice, qui nécessitent plusieurs tirs d'une sorte de *bazooka* pour être abattus, c'est d'autant plus impressionnant qu'ils pèsent en moyenne cinquante tonnes et que la sensation qu'on a dans les pieds lorsqu'ils chargent fait penser à un séisme de force 6.

J'ai vite été intrigué par le fait que des amateurs de sensations fortes et de massacres venaient se saturer d'émotions sur Thaks, de l'Œkoumène tout entier. Un soir, après une longue chasse, j'ai fait parler mon guide. Il ne m'a pas dit grand-chose, juste assez pour que je lance Gaby sur une piste.

Le lendemain, j'avais le fin mot de l'histoire : les fauves en question ne risquaient pas l'extinction. Ils étaient produits par clonage, avec maturation accélérée. Les bêtes féroces que les chasseurs abattaient sortaient à peine des incubateurs, où ils avaient passé la dernière semaine sans nourriture. Ils souffraient d'une faim dévorante – c'est le mot exact – et leurs instincts de prédateurs étaient intacts. En dehors de ça, ils n'avaient en général passé que quelques jours dans la nature et étaient à peu près aussi innocents que des chiots qui viennent d'être sevrés.

J'ai compris que Thaks n'était qu'un immense attrape-nigaud. J'ai commencé à me méfier. Il devait y avoir un piège quelque part, et je ne tenais pas à y tomber.

C'est pourtant ce qui m'était arrivé. Mes avocats – des locaux, bien sûr, je n'avais pas eu le temps d'en appeler d'autres – m'avaient affirmé que la taxe de séjour de cinq millions de crédeures par jour qu'on me réclamait était parfaitement légale. Le mieux que j'avais à faire était de payer,

sans perdre une journée – à cinq millions de crédeures – de plus et de me tailler avant que le Premier Sinistre local n'ait décidé de revoir les taux. Vers le haut, bien sûr.

Je pouvais payer, évidemment. D'ailleurs, il s'en était assuré avant de faire voter la loi par un parlement composé de ses enfants, petits-enfants, cousins, neveux, nièces, beaux-frères et parentèle variée.

Ouais, j'aurais pu payer.

Malheureusement, j'ai des principes. Quand j'avais quinze ans, ou même vingt, voire vingt-cinq, il m'arrivait de passer dessus sans même m'essuyer les pieds. Puis, un jour, ça avait changé. J'avais touché le *jackpot*, et je m'étais juré qu'à l'avenir, je respecterais mes principes sans la moindre exception. Le premier d'entre eux était que mon fric était mon fric. Je paierais toujours ce que je devais, mais jamais un radis de plus !

Même là où règne le pouvoir le plus absolu – surtout là, m'indique mon expérience – il y a moyen d'acheter à peu près tout le monde et n'importe qui ou n'importe quoi. D'ailleurs, n'était-ce pas ce qu'essayait de me faire gober ce foutu Premier Sinistre ?

Dès que l'avis des avocats m'était entré dans la tête, j'avais compris. J'avais entamé des démarches dilatoires, leur octroyant une avance qui leur permettrait de vivre grassement jusqu'à la retraite de leurs petits-enfants – si le PS ne la saisissait pas – puisqu'ils faisaient honnêtement leur boulot. Cependant je ne me faisais aucune illusion sur l'issue finale. J'avais quitté l'hôtel en signant le document quotidien qui enregistrait ma dette vis-à-vis de l'État et j'avais sauté de taxi en taxi jusqu'à l'aéroport. Là, vêtu comme un docker famélique, j'avais atteint mon yacht privé. Il y avait quatre gardes, des malabars armés jusqu'aux dents. J'avais tout ce qu'il fallait pour m'occuper d'eux et, moins de dix minutes plus tard, je décollais sans me soucier des ordres hurlés par un sous-fifre depuis la tour de contrôle ni des instructions électroniques censées supplanter les miens.

Gaby, l'IA qui pilotait, était artificielle, mais surtout intelligente. Elle savait qu'avec moi elle était libre de fureter

dans tous les réseaux, même là où c'était interdit, et d'apprendre tout ce qu'elle voulait sur tous les sujets. Une possibilité qu'elle n'aurait avec personne d'autre. S'il l'on pouvait parler de rapport de force entre nous ou, de manière plus agréable, de séduction, c'était comme ça que je la tenais : les IA se foutent du sexe, de l'alcool, de la drogue ou du qu'en-dira-t-on. Même le fric ne compte pas pour elles, sauf indirectement. Sans compter que le fric, j'en avais assez pour nous deux. Et puis, ce qui compte, pour une intelligence, artificielle ou non, n'est-ce pas la connaissance ? Et ça, avec moi, elle avait le droit d'en acquérir à satiété.

\*\*\*

Évidemment, je savais qu'un mandat œkouménique allait me poursuivre et qu'il risquait d'être pris au sérieux sur un certain nombre de mondes. J'avais intérêt à choisir comme destination un endroit reculé où il n'arriverait pas avant que mes régiments n'aient fait leur boulot.

Il n'aurait pas fallu quand même que ça dure des années : les mondes perdus et un peu attardés, ça a son charme, mais pas question d'y obtenir un vrai traitement de réjuvenation. Je venais de franchir le cap des quarante ans d'âge réel et le moment optimal, dans mon cas, c'était quarante-deux ans, quatre mois et dix-sept jours. Quelques-uns de trop ou de trop peu n'y changent rien, mais les semaines se mettent vite à compter double et les mois valent triple, comme certains mots dans un très vieux jeu familial. Qu'à cela ne tienne ! Gaby était riche de connaissances, un peu grâce à moi, et je n'avais qu'à lui demander conseil. Celui-là au moins ne pratiquait pas les faveurs tarifées comme les putes et les avocats.

Ah, oui, faudrait un jour que je me décide, Gaby, c'était Gabriel, l'archange à l'épée de feu. Toutefois, comme c'était en même temps UNE intelligence artificielle, j'hésitais toujours sur le sexe à lui attribuer, et le francique ne connaît pas le neutre qui lui aurait convenu.

## DEUX

Muldsen n'était pas une colonie importante. En fait, elle ne figurait pas sur les listes des planètes recommandées pour l'immigration, et tous les chiffres figurant dans les Indications Nautiques indiquaient que, bien qu'assez ancienne, la colonie vivait, avec une population qui, au bout de trois siècles, ne dépassait que de peu les cinq millions d'habitants.

D'autres chiffres prouvaient pourtant que cela aurait dû être une planète attirant beaucoup de monde : la gravité y était à peine plus élevée que sur Terre, au point que ce n'était sensible que pour des appareils sophistiqués ; le climat y était tempéré, avec des saisons marquées, mais sans extrêmes désagréables sur l'essentiel de la surface émergée ; la composition de l'air, bien que variant quelque peu pour les gaz rares, était assez semblable à celle de la Terre pour ce qui concernait l'oxygène et l'azote, au point qu'il ne fallait pas de masque pour y circuler à l'air libre ; les températures variaient selon les saisons et la latitude, mais pas plus que sur notre monde originel.

La ville principale, la seule mentionnée dans les IN, s'appelait Elsaïm et devait compter un peu plus de deux cent mille habitants. Un vrai trou perdu.

Muldsen n'était pas le seul monde où je pouvais me rendre. Il y en avait même quelques-uns qui se trouvaient officiellement hors de l'Ékoumène pour diverses raisons. J'aurais été encore plus à l'abri sur ceux-là, le temps que mes régiments se mettent sérieusement en branle.

Je ne suis pas comme Gaby, une IA. Je suis une IH, une intelligence humaine, avec ses limites. Cependant, cela signifie que, moi aussi, je suis curieux, très curieux.

Dès que j'ai découvert, grâce aux recherches de Gaby, l'existence de Muldsen, j'ai décidé que je m'y rendrais, car il y avait une véritable contradiction entre cette pelletée de chiffres et ceux qui concernaient son expansion. En outre, les quelques photos s'ajoutant aux statistiques laissaient supposer un monde presque vierge, avec des steppes, des pampas, des forêts à perte de vue. Moi qui n'avais connu pendant l'essentiel

de ma vie que les arbres bien sages et un peu rabougris des squares, ainsi que deux ou trois excursions dans des zones protégées à la nature parfaitement domestiquée, comme les chasses de Thaks, ça me tentait.

Normalement, Muldson ne serait pas l'une de mes destinations prioritaires, car il y a tant de choses à découvrir dans la galaxie humaine, surtout pour quelqu'un comme moi, dont les moyens ne sont pas limités. J'avais établi un programme prévisionnel de mes pérégrinations pour que mon bureau puisse tenter de me joindre en cas d'urgence. J'allais y faire une entorse, ce qui permettrait à mes troupes de disposer d'un peu de temps en plus pour mettre fin à cette mauvaise farce thaksienne. Comme je l'ai déjà laissé entendre, je me suis laissé faire, laissé entuber et malmener par beaucoup de monde, comme la plupart des citoyens de l'CEkoumène, pendant un certain temps, jusqu'au jour où j'ai touché le *jackpot*.

Je ne suis pas vraiment un savant, ni un chercheur. Tout au plus un bricoleur, par force, parce que je n'ai aucun diplôme, aucun talent particulier, sinon peut-être de percevoir l'aspect pratique des choses et de savoir en tirer parti. C'est parfois un défaut, ou tout au moins un trait de famille : mon père et le sien étaient déjà comme ça, avec l'aspect pratique en moins et un certain génie en plus. Ça explique qu'ils ne m'aient pas laissé grand-chose, sinon quelques bibelots et une malle remplie de vieux papiers, que j'ai longtemps trimballée sans m'en débarrasser, presque par superstition.

Pendant un temps, j'ai gagné ma croûte en faisant des petits boulots, par-ci, par-là. Je rafistolais des toasteurs, des vire-matière, des appareils tridis, des tondeuses à gazon. Ça m'a permis de me familiariser avec la lecture de schémas électroniques, pas plus.

Un jour, je n'avais rien à faire et ça durait depuis trop longtemps. Je devais envisager de quitter mon appart<sup>3</sup> et d'aller me loger plus modestement. Il fallait que je me débarrasse de la malle. J'y étais décidé, mais j'ai quand même passé son contenu en revue. J'ai eu l'impression que mon père l'avait

lui-même traînée derrière lui toute sa vie, car il y avait des lettres, des factures, des notes qui dataient parfois d'avant la naissance de mon grand-père. Je me suis efforcé de tout lire ou au moins de tout parcourir rapidement. J'avais décidé de faire deux piles, une à droite pour ce que je jetterais, une à gauche pour ce que je voulais conserver. À la fin de la première journée, j'avais vidé un tiers de la malle et il n'y avait pas le plus petit début de pile de gauche.

J'ai failli en tirer la conclusion que je ne trouverais rien d'intéressant dans les deux autres tiers, mais le lendemain matin, comme je n'avais vraiment rien à faire, j'ai poursuivi la tâche que je m'étais assignée, sans plus de succès jusqu'au début de l'après-midi. C'est alors que j'ai découvert une enveloppe sur laquelle les mots *FOURRE-TOUT* étaient écrits à la main. Je me souviens encore m'être dit que l'inscription aurait dû en fait figurer sur la malle, mais, fidèle à ma résolution, j'en ai quand même étudié le contenu.

J'ai découvert des plans. Des schémas détaillés, même s'ils avaient été dessinés à la main et que le temps les avait à moitié effacés. Ils étaient complexes et je ne comprenais pas vraiment à quoi ils servaient, mais les déchiffrer me faisait oublier le temps qui passait.

Ce n'est qu'à la fin de la journée que j'ai commencé à avoir une vue d'ensemble. Je comprenais maintenant pourquoi on avait écrit *FOURRE-TOUT* sur l'enveloppe.

Le lendemain, j'ai passé quelques heures à courir plusieurs revendeurs de pièces d'occasion, gaspillant mes derniers crédeurs en me disant que j'étais stupide, que j'aurais dû les garder, ou plutôt les dépenser pour m'octroyer un dernier repas convenable. Et puis j'ai commencé à monter le fameux fourre-tout en suivant les plans.

Je me suis endormi bien après minuit, d'épuisement. Le quatrième jour, deux heures m'ont suffi pour faire les derniers raccords, les ultimes soudures, et je me suis retrouvé avec un fourre-tout qui fonctionnait.

J'avoue maintenant que la première utilisation que j'en ai faite n'a pas été très honnête : je me suis rendu dans un magasin d'alimentation et j'ai rempli le fourre-tout expérimental, qui

n'était guère plus grand extérieurement qu'un sac de dame – je me sentais un peu ridicule de me balader avec ça à la main –, de quelques bonnes bouteilles, de *steaks* de culture de premier choix et de quelques autres produits dont je rêvais depuis des années. Ensuite, je suis rentré chez moi pour me régaler et, un peu, me saouler la gueule.

Je préfère ne pas raconter comment je me suis procuré l'argent nécessaire pour déposer un brevet et pour produire quelques fourre-tout supplémentaires histoire d'intéresser l'un ou l'autre investisseur. De toute manière, depuis lors, j'ai tout remboursé !

J'avais officiellement inventé les poches de stase, même si je n'avais fait que recopier les plans de mon paternel. Je ne vais pas rentrer ici dans la théorie, d'autant plus qu'elle a été établie par d'autres, plus qualifiés que moi, après que j'ai mis la pratique au point.

Comme ce n'est pas encore très répandu – mais promis à un très bel avenir –, qu'il me suffise d'expliquer que tout objet rangé dans une poche de stase ne subit plus le moindre vieillissement jusqu'à ce qu'on l'en sorte. Un *steak* frais le reste même au bout de dix ans dans une poche. Un bol de potage bouillant fume encore quand on décide de le consommer plusieurs années plus tard.

Ce serait déjà merveilleux comme système de stockage si, par une astuce que les théoriciens s'efforcent encore d'expliquer, une sorte de pli dans l'espace-temps, si je les ai bien compris, il n'y avait annihilation de la masse : qu'on stocke cent grammes de bœuf haché ou dix tonnes de minerai d'uranium dans une poche, on peut se l'accrocher à la ceinture et se balader sans problème à travers tout l'œkoumène ainsi chargé.

Un autre avantage est que mes poches de stase n'ont pas vraiment de dimension. On peut aussi bien y ranger des légumes frais qu'un astronef et son équipage. Le seul problème est celui de créer une ouverture assez vaste pour faire passer ce que vous voulez y stocker. D'autres l'ont résolu ou sont occupés à le faire. De mon côté, je me suis contenté de vendre des licences d'exploitation pour de grosses sommes à payer *cash* et un petit pourcentage sur les ventes futures. Je

ne m'inquiète pas, j'ai la certitude que ça va être un produit *best-seller* pendant quelques décennies au moins.

De toute manière, j'ai beau claquer les crédeures comme je veux en m'offrant une ou deux résidences secondaires dans tous les coins qui me plaisent, tout en sachant que je n'y retournerai probablement jamais, le total de mes comptes ne cesse de gonfler.

En plus des résidences, je me suis offert un astronef dernier cri, que j'ai évidemment équipé de plusieurs de mes poches pour y stocker tout ce qui pourrait être nécessaire pour de très longs voyages, y compris une poche où je rentre moi-même. Celle-là est reliée à un temporisateur qui l'ouvre à une date fixée à l'avance, ou au moment où mon yacht arrive à proximité de la destination que j'ai programmée.

Depuis lors, c'est-à-dire depuis une vingtaine d'années en temps réel et moins de trois pour moi, je navigue d'une colonie à l'autre. Je vais entrer en stase d'ici quelques instants. Quand j'en sortirai, ce sera pour lancer le yacht dans les manœuvres d'atterrissage sur Muldson.